

le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 29, RUE PIAT — PARIS (20^e)

(Métro : Pyrénées)

Ploutocrates et Stalinocrates

Chacun connaît M. Ernest Mercier. Pendant des années et des années, la presse d'extrême-gauche nous l'a représenté comme un des adversaires les plus résolus de la classe ouvrière. Fondateur et inspirateur du Redressement français, Ernest Mercier a en effet pesé pendant des années de tout le poids de ses millions sur la politique française. Puis ce mouvement économique s'étant avéré insuffisant pour mener les luttes sociales, car il était sans prolongement dans les couches profondes de la population, Ernest Mercier s'est tourné vers les Croix de Feu. D'une organisation strictement patriotique, il a fait une troupe d'assaut fasciste destinée à la guerre sociale contre la résistance ouvrière aux menaces du capitalisme. Dans une large mesure, le 6 Février fut son œuvre. Pendant des mois, des années, des journaux comme *L'Humanité* nous ont dénoncé les méfaits de cet homme vraiment redoutable pour le prolétariat.

Puis, d'un seul coup, plus rien. La presse communiste a fait soudainement silence sur les agissements du monsieur. Il y a eu la réconciliation nationale, et, devant le péril extérieur artificiellement créé, l'alliance franco-russe, de sorte que le péril fasciste est passé au second plan de l'actualité.

Pourtant, de même que La Rocque, Ernest Mercier est bien vivant encore. Il a simplement un peu évolué...

M. Mercier, président de dix-neuf sociétés anonymes, grand maître de l'Électricité française, n'est plus fasciste. Il a trouvé son chemin de Damas, lequel, en l'occurrence, passe par Moscou...

Nous signalions déjà, au mois de décembre, les conséquences probables que devait avoir ce voyage. Il était facile de prévoir que ce M. Mercier ne se rendrait pas à Moscou uniquement dans un but touristique.

En effet, on a su rapidement que Mercier avait réussi à ramener de là-bas de fructueuses commandes d'appareillage électrique pour un total de 600 millions, dit-on. C'est évidemment là un chiffre coquet et qui peut bouleverser profondément bien des convictions politiques.

Il n'est pas certain, d'ailleurs, qu'elles aient eu besoin d'être bouleversées.

Ernest Mercier, au retour de ce curieux voyage, vient en effet de publier le résultat de ses investigations en U.R.S.S. Nous avons eu la curiosité de lire ses *Réflexions*. On comprend très bien en lisant pourquoi l'*Humanité* ne s'intéresse plus désormais à ses agissements. C'est que M. Ernest Mercier, grand entrepreneur, plusieurs centaines de fois millionnaire, n'est pas mécontent du tout de ce régime. Il a tout de suite compris que dans le fond, si les apparences et les mots avaient changé, les rapports sociaux n'avaient subi que des modifications de façade ; qu'il y a toujours une petite minorité qui dirige et qui profite, et une masse innombrable qui trime et qui obéit.

Ce Mercier va jusqu'à se permettre avec rai-son d'ailleurs, de juger que certaines formes de l'exploitation sociale sont plus inhumaines en U.R.S.S. que dans les pays capitalistes, ainsi le stakhanovisme, par exemple, qui, à l'encontre des méthodes de rationalisation capitaliste, ne prévoit aucune limite à l'effort humain.

M. Mercier qui, on le voit par ce trait, est un délicat humoriste, ne manque d'ailleurs pas de marquer sa satisfaction chaque fois qu'il prend les dictées russes en flagrant délit d'entorse à la doctrine. Mais il faut se garder de croire à une critique acrimonieuse de sa part. Non pas. On sent plutôt la commiseration affectueuse d'un ainé pour son cadet qui, petit à petit, revient de ses erreurs de jeunesse et qui est maintenant décidé à marcher droit.

Ainsi, il n'y a pas une seule objection formelle dans ces réflexions de l'électricien. On devine que, le cas échéant, il s'accommoderait fort bien de ce régime dont le gouvernement a au moins, dit-il, sur ceux des systèmes capitalistes, l'avantage de la durée (page 105). On reconnaît la le reproche capital de tous, les dictateurs de toutes couleurs envers les régimes de libéralisme politique : l'instabilité. Il faut à ces messieurs l'assurance que leur génie pourra s'exercer sans frein et sans rien redouter de la ville contrainte des multitudes.

Ces réflexions nous invitent de la sorte à reviser un certain nombre d'idées toutes faites sur les véritables mobiles qui font agir les potentiels du capitalisme. Ce n'est pas seulement l'accumulation du profit, comme on le croit communément. Mais c'est aussi, c'est surtout l'accumulation de la puissance, de l'autorité, du pouvoir de faire agir à leur gré les foules immenses.

Il n'y a pas lieu de s'étonner, dès lors, que certains ploutocrates comme Mercier considèrent d'un œil sympathique les formidables moyens d'action dont disposent les stalinocrates.

Aussi la lutte contre l'exploitation capitaliste est insuffisante si elle ne se complète d'une action constante contre l'esprit de domination, contre le principe d'autorité. Et cela confirme avec éclat la doctrine et la philosophie anarchistes.



Quand les idoles croulent...

Remercions les Internationales « socialistes » et « syndicales », remercions M. Léon Jouhaux. Les exposés mêmes que les unes et l'autre viennent de faire de leurs nfastes calembredaines, les commentaires significatifs que leur donnent les événements, sont les meilleures mises en garde contre les sectateurs de la S.D.N. et les préparateurs de l'Union Sacrée.

Ca va mal pour les idoles.

Il n'y a plus d'équivoques possibles. Le manifeste de Londres, conclu selon les vues bien connues de MM. Sarraut, Flandin, Staline et Litvinov précise très nettement ce qu'il serait plus correct d'appeler « l'indivisibilité de la guerre » et « l'organisation de l'insécurité collective ».

« Le mouvement ouvrier international, affirme-t-il froidement, est pleinement disposé à accepter les risques et les responsabilités d'une telle organisation collective de la paix. Ces risques sont beaucoup moins importants que ceux de toute autre politique. » (Peuple du 22 mars).

Et le reste à l'avant.

Telles sont les conceptions que M. Léon Jouhaux s'est efforcé de défendre et de justifier.

Que M. Léon Jouhaux ose parler de guerre et de paix, c'est une chose qui m'a toujours rempli de stupeur.

Il l'ose et se prépare, avec la nouvelle majorité confédérale, à recommencer le passe.

Mais il rencontre une opposition et qui ne sera que grandir.

A Toulouse, par un subterfuge, on avait escamoté la discussion.

Mais cent délégués avaient signé la motion des correcteurs. Et cette minorité étant déjà considérable, si l'on songe que ses adversaires disposaient et de la presse « ouvrière » et de la « machine » confédérale, avaient pu « faire » le Congrès à leur gré.

Le même coup s'avérait la collusion des grands chefs ex-unitaires et ex-confédérés et se dissipait, chez les plus indulgents,

toute illusion sur la prétendue défense de l'indépendance du syndicalisme par ceux-là mêmes qui subordonnaient la C.G.T. à la plus désastreuse politique intérieure et extérieure des intrigantes du Front Populaire.

Il a fallu, depuis, s'expliquer d'une façon relativement claire.

A la conférence de l'Union des Syndicats, où Louis Lecoin, dont toute la vie a été une longue, courageuse lutte contre le militarisme et la guerre, formula, malgré la furie des Staliniens, de fortes et justes protestations, M. Léon Jouhaux émit entre autres choses ces suggestives appréciations :

« Ce n'est pas lorsque la psychose de la guerre s'est emparée des esprits et encore moins lorsque la mobilisation est devenue un fait que l'on peut lutter contre le carnage... »

« On a parlé de grève générale. Si vraiment le prolétariat n'avait que ce moyen à sa disposition, la guerre passerait. » (Peuple du 23 mars).

M. Léon Jouhaux a trouvé « détestable » l'attitude de ceux qui s'opposaient à lui et a poussé l'aplomb jusqu'à les accuser de critiquer à tort la résolution des Internationales et de ne pas « comprendre ce qui est imprimé noir sur blanc ».

Ce qui est « imprimé noir sur blanc », c'est que M. Jouhaux et consorts sont « pleinement disposés à accepter les risques et les responsabilités » de leur soutenant organisation collective de la paix. C'est à dire que si les gens de la S. D. N. décident une guerre « défensive », non seulement ils n'y opposeront pas la grève générale, non seulement ils ne chercheront pas à lutter contre le carnage, mais ils y coopéreront de leur mieux.

Comme l'autre fois.

Il répugne à l'avouer. Deux jours après, à la Conférence des Fédérations et des Unions il cumulait ces affirmations :

« Il doit être exclu de recourir à des

moyens de guerre pour rétablir la paix... »

« La mystique de la paix est insuffisante : pour la défendre il faut vouloir mettre à son service la force. » (Peuple du 25 mars).

Où cela ne signifie rien, ou cela veut dire que M. Léon Jouhaux s'imagine qu'on peut éviter la guerre, selon l'antique et stupide formule, en se préparant à la faire.

Fort heureusement, ces sinistres calembredaines commencent à perdre de leur prestige. Les idoles commencent à s'écrouler.

Les affaires d'Ethiopie ont été bien fâcheuses pour la S.D.N. Les plus illusionnés se sont aperçus qu'elle ne pourraient être que ridicule ou dangereuse.

Le coup de Hitler ne la fortifie pas. Beaucoup de Français moyens qui se seraient de bon cœur jetés dans une guerre contre l'Italie pour les beaux yeux de l'Angleterre commencent à trouver qu'ils ne sont pas payés de retour et à douter des grands principes genevois.

Par surcroit, Mussolini, dont on aura pour le moins retardé la chute en excusant le nationalisme italien, fort des alliances qu'il a resserrées, devient le maître de la situation, et, en fait de sanctions, se fera payer le prix qu'il voudra son concours ou sa neutralité.

Ainsi à l'épreuve s'évanouissent les confiances absurdes et dangereuses que beaucoup avaient mises dans la S. D. N., ses pactes et toute sa mystique mystificate.

Ainsi grandit, contre nos gouvernements et leurs soutiens, contre les Jouhaux et les Zironsky qui les félicitent, contre les internationales relâchées une opposition croissante, hardie et lucide, un rêve de l'esprit prolétarien qui nous permet les plus grands espoirs.

EPILON.

Les grandes manœuvres de Tardieu

Qui ne connaît Tardieu, André Tardieu, homme d'Etat et d'affaires, l'homme de confiance du grand capitalisme : Banques, Assurances et Trusts ?

Qui ne se souvient de la dictature occulte qu'il a fait peser sur ce pays, avec la lâche complicité d'un parlement que, par une succession méthodique d'artifices, de complot et de mensonges, il était parvenu à domestiquer ?

Qui ne se rappelle les vastes escroqueries, auxquelles son nom reste attaché ?

Qui hésite à inscrire le nom d'André Tardieu au bas de cette... gueule de requin que les humoristes de dessin ont vulgarisée ?

Depuis quelque temps déjà, les fluctuations de la politique avaient éloigné ce comédien des théâtres sur lesquels évoluaient sa prétentieuse et encumbrante personne. Il restait soigneusement blotti dans les couisses et s'il advenait qu'on songeât à lui, on en parlait comme d'un acteur ayant à peu près déserté les planches.

Par crainte qu'on ne l'oubliât tout à fait, le personnage se rappelait périodiquement à l'opinion publique par un article, une interview ou un livre. Mais, entre temps, d'autres vedettes avaient pris sa place et son effacement plus ou moins volontaire donnaient à penser que, suffisamment nanti d'hommes (au plurial) de dignités (au plurial) et d'argent, il s'était mis de lui-même

à la retraite.

Ce n'était qu'une fausse sortie : le cabotin fait sa rentrée. Il a fait peau neuve ; il s'est grisé afin de se rendre méconnaissable ; mais il n'a pas lâché la rampe.

Il a annoncé à ses électeurs de Belfort qu'il se sollicitera pas le renouvellement de son mandat législatif.

Toutefois, la lettre par laquelle il fait connaître cette décision — lettre dont le ton pathétique rappelle les déchirures « adieux de Fontainebleau » — prévient le public que les faits et gestes du « Requin » peuvent encore intéresser, que, s'il renonce à représenter au Palais-Bourbon les électeurs de Belfort, cela ne signifie pas du tout qu'il se retire de la scène politique, qu'il ne s'agit pas d'une fin mais, tout au contraire, d'un commencement.

Le vieux « M'as-tu-vu » se sentant démodé, fourbu, croulant dans ses anciens rôles, s'offre à tenir, en attendant mieux, l'emploi des Cassandre, des Mentor et des Ulysse ; et voici qu'il publie un grand ouvrage ayant pour titre : « La Révolution », dont le premier volume vient de paraître.

Gringoire reproduit les passages essentiels d'un chapitre de ce premier volume. Ce chapitre a pour titre *La loi du nombre*.

Compagnons, mes amis, dégustez, savourez ces quelques citations :

« Qu'est-ce, en effet, que le nombre ? Une preuve, non ; un simple caractère superficiel, une transposition de la force. On compare les voix, disait je ne sais qui, pour n'avoir pas à casser les têtes. Mais qu'est-ce que cela démontre ? Qu'est-ce qui établit que la majorité ait nécessairement raison ; que l'avis de vingt millions d'hommes soit plus proche de la vérité que l'avis de deux cent mille ; que le nombre assure à un total d'individus des vertus, qui manquent à chacun ; qu'un million d'erreurs individuelles puisse équivaloir à une vérité ? »

Comprendant que, sous sa plume, de telles idées surprennent et détonnent, de ruse compère invoque l'autorité de Pascal, de Puffendorf, de Montesquieu, de Louis Blanc, de Proudhon, de Stuart Mill, etc.

Puis, il continue :

« Une société composée d'une poussière d'individus, qu'un Etat hypertrophié s'efforce de dominer, est un monstre sociologique, où les bulletins de vote sont les lettres anonymes de la vie sociale.

« La loi du nombre aboutit, au surplus, à confier la puissance à l'incompétence, en confondant les trois termes, représentation, élection et pouvoir. La majorité des votants est invitée à trancher des questions qu'elle ignore. C'est Proudhon encore qui a remarqué que le suffrage universel de 1848 a donné à la France des millions d'électeurs, dont les idées, pour les trois quarts, étaient au niveau de l'ancienne plébe de Rome. La puissance de ces votants est plus grande et plus totale sur les problèmes généraux que sur les problèmes locaux. Elle est en raison inverse de leur capacité personnelle. Les gâteux votent, et aussi les illétrés, et aussi les demi-lettres. Le siècle de la science a confié l'autorité à ceux que la Révolution elle-même avait exclus. Stuart Mill disait qu'il est fou d'accorder le pouvoir sur autrui à des gens qui n'ont pas acquis les connaissances les plus essentielles pour prendre soin d'eux-mêmes. »

Tardieu, André Tardieu est donc un crétin ou un coquin. Beaucoup de ceux qui le connaissent s'accordent à penser qu'il est un coquin. Personne ne le prend pour un crétin ; et le fait est que la façon dont il a conduit, ses affaires n'autorisant personne à le considérer comme étant dépourvu d'intelligence.

Un coquin ? — Oui.

Un crétin ? — Non.

Or, ce coquin quitte le Parlement qui, pourtant, lui a superbement réussi. Ministre, président du Conseil, disposant d'une autorité rare sur les assemblées issues de la Loi du nombre, ascendant, prestige, pouvoir, rien ne lui a manqué ; le Parlement l'a comblé de tout et, pourtant, il ne sollicitera pas le renouvellement de son mandat.

Saufement, attention : il ne déserte pas l'arène politique. Il ambitionne d'y jouer un rôle ; il entend y avoir une place ; et qui connaît l'individu peut hardiment affirmer que Tardieu estime qu'un seul rôle est à sa taille : un rôle de premier plan ; qu'une seule place est digne de lui : la première. Son ambition démesurée et sa supérficie jugeraient indigne de lui qu'il ne fût pas le premier.

Qui voit bien un noble idéal pour nos communistes chaque jour plus nationalistes.

Mais au fait, qu'est-ce qui peut bien encore séparer les stalinistes des ratapois du patriote ? N'ont-ils pas les mêmes sentiments, le même but ?

LE DECLIC.

Nous voulons une France libre, forte et heureuse, clamalement les communistes. Que signifie cette formule de propagande ?

En quoi consiste la force d'un pays, sinon dans son appui militaire.

Plus la nation est forte, plus nécessairement elle est saignée par le militarisme, plus elle est soumise à des lois d'exception.

Qui voit bien un noble idéal pour nos communistes chaque jour plus nationalistes.

Mais au fait, qu'est-ce qui peut bien encore séparer les stalinistes des ratapois du patriote ? N'ont-ils pas les mêmes sentiments, le même but ?

LE DECLIC.

Voilà, si je ne m'abuse, une condamnation sévère, pertinente et sans appel du suffrage universel et du régime parlementaire auquel aboutit la fameuse « loi du nombre ».

Tardieu devenu antiparlementaire ! Qui l'a dit ? Qui l'a cru ?

Voici un squalle qui,

garantie même provisoire. Leur instabilité les condamne à l'impuissance, et loin d'apporter la paix, elles ne sont, en général, qu'une préparation à la guerre. Toutes ces combinaisons, d'ailleurs (et c'est une raison de plus de les condamner) reposent en fait sur cet axiome que la classe ouvrière est incapable, par elle-même, d'imposer la paix. Or, c'est sur la classe ouvrière que nous entendons fonder la paix. C'est elle seule, en effet, qui peut la vouloir sans aucune réserve. C'est elle seule qui, par son refus viril de se battre pour la patrie, peut la faire définitive et non plus boîteuse.

Seule, la volonté des travailleurs fera la paix du monde.

IMPRESSIONS DE TOURNÉE

La progression de notre mouvement

Donner ses impressions d'une aussi longue tournée dans un court article est assez difficile. Cela comporte toujours des impressions contradictoires bonnes ou mauvaises.

Je ne veux pas reprendre réunion par réunion, mais donner un simple aperçu général.

La meilleure impression est avant tout le bon accueil des camarades. Cet accueil simple et fraternel, que l'on ne trouve que dans les milieux anarchistes. Les longues conversations que l'on échange, les renseignements mutuels que l'on se donne sur la vie du mouvement, sur la vie ouvrière, la vie syndicale. Conversations pleine d'enseignements.

J'apportai de Paris des bonnes nouvelles. Notre mouvement était en progression. La situation financière du *Libertaire* était consolidée. Nos amis s'en réjouissaient.

Constitution rassurante et prometteuse pour l'avenir : j'ai rencontré beaucoup de jeunes. Dégoutés des partis politiques, ils viennent à nous, nous avons de ce fait un gros travail à accompagner. Il est absolument nécessaire de donner à leur jeune impatience, ce qu'ils attendent de notre organisation. Reconnaissances en toute franchise, que le manque de sens positif de beaucoup d'anarchistes, le confusionnisme de l'individualisme et surtout le manque d'organisation ont bien souvent détourné de nous de bons éléments. Nous vivons dans une période grave, nous n'avons plus le droit de commettre de fautes. Si nous voulons que notre idéal l'emporte, nous devons tenir compte des erreurs du passé.

Les réunions furent assez bien suivies. Malgré une pluie presque constante, il y avait toujours de 150 à 400 auditeurs. Le sujet était d'actualité.

Presque partout l'inévitable contradiction communiste, quelque fois socialiste, mais très rare. Que dire des contradicteurs communistes ? Ils sont partout les mêmes. Insolents, fourbes et lâches. La calomnie, l'arrogance là où ils se sentent en force, mais dès qu'ils trouvent une poignée de copains décidés de ne pas les laisser faire et employer les « arguments » décisifs, ils deviennent doux comme des moutons. Peut-on appeler contradiction, ce disque scandé de coups de poings, que l'on entend constamment, partout, avec les mêmes formules, presque les mêmes gestes. On fabrique au parti communiste des orateurs en série, comme chez Citroën on fabrique des automobiles.

Ces purs, ces ultra-gauchistes d'hier, ne pouvaient comprendre que l'on n'accepte pas cette duplicité qu'est le front populaire. Chose qui agravait singulièrement mon cas, la tournée avait lieu à la veille des élections. De là, à être un stipendié de la bourgeoisie, un agent du fascisme, il n'y avait qu'un pas. Mais où l'indignation de mes contradicteurs était à son comble c'était à propos de la défense de l'U.R.S.S. Refuser de se faire trouver la peau pour Schneider, pour de Wendel, ou pour Mercier ex-Croix de Feu, ami très cher de la Russie, ne pas couper dans le pain de la défense de l'Union soviétique est un crime impardonnable, qui mérite certainement le poteau de Vincennes. Les troupes bolcheviques sont mères pour la guerre. Elles ont besoin (singulière vérification de la dialectique, marxiste), de l'épreuve expérimentale. Ceux qui échappent au massacre, ne crieront plus alors vive Staline. Ils auront compris.

« Entrer le peuple à la conquête du bonheur et de la joie. » Faire ton bonheur, cher peuple, t'assurer la joie de vivre. Enfonce-toi bien dans le crâne, peuple bien aimé, que les candidats communistes ne sont pas des candidats comme les autres. Ceux des autres partis ne songent qu'à faire leur propre bonheur et à se la couler douce, à tes dépens. Les communistes, sois-en persuadé, n'appartiennent pas à cette « espèce » de candidats. Ils sont résolus à sacrifier leur joie à la tienne, à immoler leur bonheur pour assurer le tien.

« Faire avec lui (le peuple) et pour lui, une France libre, forte et heureuse. »

Peuple de France, sois sans inquiétude : si nous instituons la « dictature du prolétariat », ce sera uniquement pour que les ouvriers et les paysans de France soient libres ; si nous couvrons le territoire français de soldats et de mouchards (armée rouge et guépou) ce sera pour que la France soit forte ; si nous exigeons de vous, travailleurs de la ville et des champs, un travail écrasant en échange d'un salaire de famine, ce sera, non pour entraîner dans l'abondance, les Commissaires du peuple, les ambassadeurs, les hauts dignitaires de l'Etat, les fonctionnaires privilégiés, les chefs politiques et économiques de l'Etat ; ce ne sera pas davantage pour assurer l'existence confortable d'une armée de bureaucraties ; ce sera pour préparer (pas tout de suite, mais plus tard : on ne construit pas du jour au lendemain un monde nouveau), une France heureuse.

« Telle est la seule ambition qui guidera les communistes au cours de la campagne électorale. »

Citoyens, vous pourriez croire que les candidats du parti communiste ambitionnent de conquérir un mandat de député et de jouir de tous les avantages que comporte un siège au Palais-Bourbon.

Il n'en est rien. De telles et si basses ambitions hantent les candidats bourgeois, pas les nôtres. Les nôtres, si vous les appeler à vous représenter, travailleront sans relâche à l'amélioration de vos conditions de vie. Ils consacreront leurs jours et leurs nuits, dussent-ils succomber à la peine, à vous assurer une existence de tout repos et de complète félicité.

Si les travailleurs qui ont l'honneur insigne d'être en possession d'un bulletin de vote ne votent pas « communiste » ; s'ils ne céderont pas à l'entrainement irrésistible qui se dégage d'un tel « appel au peuple », ce sera à désespérer de tout et de tous.

Que faudra-t-il promettre aux gogos, s'ils ne s'abandonnent pas à la confiance sans bornes que doivent leur inspirer d'aussi mirifiques engagements ?

Nous savons bien que, en tout temps, et plus spécialement (et pour cause) en période électorale, la plus plate flagornerie est de rigueur dans les milieux politiques et dans le monde des candidats.

Cette vile obsequiosité est, parfois, tombée bien bas : jamais elle n'a été ravalée à ce point. Comme démagogues et bourreurs de crânes, les communistes enfoncent tous leurs concurrents.

Il était réservé aux membres du clergé qui officient dans l'Eglise stalinienne de porter à leur comble l'impudence, la platitude et la flagornerie, et de battre, sur ce terrain, tous les records.

S. F.

AUX JOURNAUX ET REVUES ANARCHISTES ET SYNDICALISTES

L'hebdomadaire « Solidaridad Obrera » (Solidarité ouvrière) de la région levantine de la Confédération Nationale du Travail (C.N.T.), qui paraît à Valencia (Valence) depuis des années, vient d'être transféré par décision des syndicats à Alcoy.

Il entre dans les désirs des camarades chargés de sa rédaction d'en faire un journal particulièrement documenté sur le mouvement ouvrier international. Aussi, ces camarades demandent le service échange de tous les journaux de langue française, italienne, espagnole et autres, à l'adresse suivante :

Redaccción de « Solidaridad Obrera », Salvadoz Segui 14, Alcoy (Alcante) Espagne.

d'avantage. L'esprit inorganisable, cette maladie infantile de l'anarchisme, doit disparaître. L'avenir en dépend. Partout des groupes anarchistes doivent se constituer, s'unir dans des fédérations, reliées à notre Union anarchiste. Notre prochain congrès aura à étudier ce problème. Nos idées sont en progression. L'époque est favorable. Le tirage du *Libertaire* doit doubler dans le courant de cette année. Le nombre d'adhérents à l'U.A. doit augmenter dans les mêmes proportions. La trahison des chefs communistes facilite notre travail. La dictature du prolétariat a fait ses preuves, elle est condamnée. Tous les partis politiques s'engagent dans une faillite définitive. L'avenir appartient au federalisme anti-totalitaire, à la démocratie ouvrière, au communisme intégral et ceci constitue notre doctrine le communisme anarchiste. Mais pour triompher, n'oublions jamais que l'union fait la force.

R. FREMONT.

Le record de la flagornerie

« Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. »

D'un article interminable et filandrea nommé Marcel Gittion (*l'Humanité* du 22 mars 1936), nous extrayons, pour procurer aux lecteurs du *Libertaire* quelques instants d'une douce hilarité, ces quelques lignes qui terminent ledit article et lui servent de conclusion :

« Servir le peuple, l'entraîner à la conquête du bonheur et de la joie, faire, avec à lui et pour lui, une France libre, forte et heureuse, telle est la seule ambition qui guidera les communistes au cours de la campagne électorale. »

Chaque membre de phrase appelle un commentaire.

« Servir le peuple. » Garde-toi, peuple, d'imaginer que le parti communiste songe à se servir de toi. Non, non et non.

Les communistes n'ont en vue que de servir le peuple. Ils ont l'ardent et unique désir de mettre au service du peuple leurs hommes, leurs ressources, leur activité, leur désintéressement et, sans nul souci d'un intérêt politique ou économique quelconque, dont ils bénéficiaient eux-mêmes, de faire triompher les aspirations, besoins et revendications de ce peuple qu'ils aiment tant.

« Entrer le peuple à la conquête du bonheur et de la joie. » Faire ton bonheur, cher peuple, t'assurer la joie de vivre. Enfonce-toi bien dans le crâne, peuple bien aimé, que les candidats communistes ne sont pas des candidats comme les autres. Ceux des autres partis ne songent qu'à faire leur propre bonheur et à se la couler douce, à tes dépens. Les communistes, sois-en persuadé, n'appartiennent pas à cette « espèce » de candidats. Ils sont résolus à sacrifier leur joie à la tienne, à immoler leur bonheur pour assurer le tien.

« Faire avec lui (le peuple) et pour lui, une France libre, forte et heureuse. »

Peuple de France, sois sans inquiétude : si nous instituons la « dictature du prolétariat », ce sera uniquement pour que les ouvriers et les paysans de France soient libres ; si nous couvrons le territoire français de soldats et de mouchards (armée rouge et guépou) ce sera pour que la France soit forte ; si nous exigeons de vous, travailleurs de la ville et des champs, un travail écrasant en échange d'un salaire de famine, ce sera, non pour entraîner dans l'abondance, les Commissaires du peuple, les ambassadeurs, les hauts dignitaires de l'Etat, les fonctionnaires privilégiés, les chefs politiques et économiques de l'Etat ; ce ne sera pas davantage pour assurer l'existence confortable d'une armée de bureaucraties ; ce sera pour préparer (pas tout de suite, mais plus tard : on ne construit pas du jour au lendemain un monde nouveau), une France heureuse.

« Telle est la seule ambition qui guidera les communistes au cours de la campagne électorale. »

Citoyens, vous pourriez croire que les candidats du parti communiste ambitionnent de conquérir un mandat de député et de jouir de tous les avantages que comporte un siège au Palais-Bourbon.

Il n'en est rien. De telles et si basses ambitions hantent les candidats bourgeois, pas les nôtres. Les nôtres, si vous les appeler à vous représenter, travailleront sans relâche à l'amélioration de vos conditions de vie. Ils consacreront leurs jours et leurs nuits, dussent-ils succomber à la peine, à vous assurer une existence de tout repos et de complète félicité.

**

Si les travailleurs qui ont l'honneur insigne d'être en possession d'un bulletin de vote ne votent pas « communiste » ; s'ils ne céderont pas à l'entrainement irrésistible qui se dégage d'un tel « appel au peuple », ce sera à désespérer de tout et de tous.

Que faudra-t-il promettre aux gogos, s'ils ne s'abandonnent pas à la confiance sans bornes que doivent leur inspirer d'aussi mirifiques engagements ?

Nous savons bien que, en tout temps, et plus spécialement (et pour cause) en période électorale, la plus plate flagornerie est de rigueur dans les milieux politiques et dans le monde des candidats.

Cette vile obsequiosité est, parfois, tombée bien bas : jamais elle n'a été ravalée à ce point. Comme démagogues et bourreurs de crânes, les communistes enfoncent tous leurs concurrents.

Il était réservé aux membres du clergé qui officient dans l'Eglise stalinienne de porter à leur comble l'impudence, la platitude et la flagornerie, et de battre, sur ce terrain, tous les records.

S. F.

A TRAVERS LE MONDE

Le cauchemar de Staline

Le manque de loisir m'a interdit de continuer rapidement mes quelques notes sur la nouvelle attitude de Staline. J'y reviens car mieux vaut tard que jamais.

Dans mes notes précédentes j'ai parlé de la malice et des calculs de Staline. Celle-ci et ceux-là ne sont pas, cependant, les raisons principales de ses incartades et de ses accointances avec les gouvernements des pays du capitalisme privé. La raison fondamentale de toutes ses manœuvres est la peur de la guerre.

La guerre est le véritable cauchemar de Staline. Pour l'éviter, il passera des pactes et des alliances avec n'importe qui, et à n'importe quelles conditions. Sachant bien que « le fascisme, c'est la guerre », il ne tend pas la main à ce dernier. Mais si, un jour, le fascisme devrait, par le jeu des contrastes (j'allais dire : de la dialectique de l'histoire), un rempart contre la guerre, Staline, sans hésitation, se lèverait avec le fascisme.

Pourquoi cette peur exagérée ? D'où ce terrible cauchemar ?

Tous les expliquent par la nécessité absolue de la paix pour pouvoir continuer la construction du socialisme. D'autres pensent plutôt que la faiblesse réelle de l'armée rouge ne permet pas à Staline d'espérer une victoire, surtout si l'il est obligé de mener la guerre sur les deux fronts : celle de l'est et celui de l'ouest.

Qu'est la vérité ?

J'estime d'abord, que les uns et les autres ont raison, jusqu'à un certain point.

Naturellement, la paix est indispensable pour toute œuvre de construction : pour une œuvre de longue haleine, surtout. Et, bien que, d'après moi, Staline construise non pas le socialisme, mais un nouveau mode de capitalisme, la paix lui est nécessaire pour continuer méthodiquement son œuvre. Ceci au moins plus que le pays étant énorme, ses richesses étant immenses, et la question de l'expansion n'existant pas, une guerre ne pourrait avoir pour l'U.R.S.S., aucun espèce d'intérêt. Staline comprend très bien qu'il ne pourrait rien y gagner, mais par contre, pourrait tout y perdre.

D'autre part, certaines faiblesses déterminantes de l'armée rouge sont aussi hors de doute. Gifone : l'insuffisance des cadres, la mauvaise préparation générale, l'imperfection de la technique militaire, l'état défectueux des routes et des moyens de transport, l'impossibilité matérielle pour le pays d'équiper, d'armer et de nourrir des millions de combattants, etc... .

Mais, je suis sûr que toutes ces raisons ne suffisent pas pour expliquer l'état d'âme de Staline. Je suis sûr que si, vraiment, le pays construisait depuis 18 ans, dans un formidable état d'enthousiasme général, « le royaume du socialisme », si, réellement, Staline et son gouvernement étaient aimés par des dizaines de millions d'hommes fanatiquement dévoués à la cause et à leurs « guides », alors la guerre ne

Les grandes manœuvres de Tardieu

(Suite de la première page)

pourrait nullement se présenter à l'esprit de ces guides comme un épouvantail, comme le plus terrible des cauchemars. Si la situation était celle que nous venons de dessiner, Staline pourrait carrément — aujourd'hui même, qu'apparaissant — envisager une guerre révolutionnaire victorieuse, portant le socialisme au-delà des frontières russes, en dépit de tous les défauts et de toutes les faiblesses. Il n'aurait pas peur car il aurait la force. En 1918, lorsque la situation en Russie était, au point de vue militaire et constructif, infiniment plus tragique, mais lorsque l'enthousiasme des masses existait, lorsque Lénine était encore aimé et que le gouvernement bolcheviste jouissait d'une entière confiance du peuple, Lénine n'avait pas tellement peur d'une guerre éventuelle. Un général allemand lui ayant demandé quelles seraient donc les troupes avec lesquelles il pensait vaincre les Etats capitalistes (l'armée russe n'existant pas), Lénine répondit malicieusement : « Ce seraient vos troupes à vous, mon général... Car, à ce moment, Lénine connaissait l'enthousiasme confiant et immense du peuple ; il était sûr de l'amour de ce dernier ; et il avait la foi absolue en son œuvre, en la puissance irrésistible d'une révolution victorieuse au contact avec le peuple des autres pays... Et aujourd'hui — pensez donc ! — après 18 années de « construction socialiste » (si c'en était une), face à la situation critique du capitalisme dans d'autres pays, combien plus grande encore devraient être le calme, le courage, la foi de Staline ! »

Or, aujourd'hui, la situation en U.R.S.S. a totalement changé. Staline fait fort bien que la révolution, telle que les bolcheviks l'avaient engagée — a fait faillite. Il sait que les masses n'ont plus aucune confiance ni en lui ni en son gouvernement ni dans le bolchevisme en général ; qu'au contraire, c'est la haine farouche contre lui, contre son gouvernement et son œuvre, qui déborde le cœur des millions de travailleurs. Il sait qu'à la première occasion, ces millions d'hommes se soulèveront contre lui. Il ne lui est plus permis d'avoir même l'ombre d'une confiance, d'une foi. Il ne doute pas qu'en cas de guerre, le peuple armé le renverra. Il sait que la guerre — quelle qu'elle soit — signifie, avant tout, sa perte. Il sait que « la révolution » et « la construction » sont impuissantes.

C'est là la vraie raison de sa psychologie, de sa peur et de son attitude.

La guerre est pour Staline un cauchemar parce qu'elle porte dans son flanc la destruction du régime abject dont il est le chef responsable.

Etre supprimé par le peuple en révolte : voilà le vrai cauchemar de Staline.

Il sait qu'inévitablement une guerre transformera ce cauchemar en réalité : voilà pourquoi la guerre est devenue pour lui une épouvante.

VOLINE.

TRIBUNE DES JEUNES

GUERRE !

A vous Paillasse

Alors les prolos on r'met ça ?

Une nouvelle croisade pour le droit et la civilisation est ouverte. Une, deusse, une, deusse. Du Jour à l'Huma, de l'Œuvre au Flambeau, concert larmoyant et patrioïlique.

Haut les coeurs, miteux, réconciliation nationale, un seul but, défendre la Patrie menacée clairement anciens et nouveaux bardes tricolores. Fini l'engueulade qu'ils disent, l'ère des baisers symboliques est ouverte. La Rocque mêle ses larmes aux sanglots de Marcel Cachin, tous frères. Verrons-nous Daudet s'engager pour de bon cette fois et Balby mourir en héros obscur ?

En attendant le spectacle, intense jubilation chez les charognards de l'armement, chez les innombrables mercantis, vautour nourris de l'angoisse du pauvre. Tout s'enchaîne. Après la peau des vieux, celle de leurs gosses. Chacun son tour, prenez vos numéros. En route pour la gloire, à prix unique les crèves la faim de l'univers. Ravis, les fibustiers du monde vous contemplent, et des siècles d'avachissement vous guident vers l'abattoir.

Vraiment cette réconciliation sent le roussi.

Mauvais ce subit amour de l'élite (qu'ils disent) pour la masse.

Voici le moment de méditer les sages paroles de Bardamu : « Petites gens, pauvres de partout, méfiez-vous. Quand les grands de ce monde se mettent à vous aimer, c'est qu'ils vont vous tourner en saucisson de bataille. »

Tout cela, parce que rompt une des dernières clauses de l'ignoble traité de Versailles, l'Allemagne installe des troupes en Rhénanie, zone neutre.

Lutte des impérialismes !

Étape vers la prochaine !

Les peuples, éternels dupes, auront-ils le courage de refuser de servir plus longtemps de jouet à leurs maîtres ?

De refuser à servir la guerre !

Toutes les guerres !

Et de s'engager résolument dans la voie révolutionnaire, seule libérateure.

Foin des démagogues et des flaounards d'union sacrée.

Contre la guerre ! grève générale insurrectionnelle !

L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

GUY.

**ABONNEZ-VOUS
AU « LIBERTAIRE »
TROUVEZ-LUI DES ABONNES**

UNION ANARCHISTE — FEDERATION PARISIENNE

Samedi 28 mars, à 20 heures 30
Salle Benoit, 73, Faubourg Saint-Martin

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA FEDERATION PARISIENNE

Ordre du jour :

1^e La Campagne antiparlementaire ;

2^e Le Congrès de l'U. A.

Préservez absolument indispensable de tous les membres de la Fédération.

A la remorque de leurs impérialisme

Considérations citriniennes

Le journal l'Ordre, d'Emile Buré, a publié l'autre jour — en manchette s'il vous plaît — la fameuse formule de Sir Walter Citrine : « La peur de la guerre ne peut empêcher la guerre, elle peut la provoquer. »

L'Ordre — dont sont connues les attaches avec l'Angleterre d'une part, de l'autre avec les grands consortiums industriels, tel le Textile et le Comité des Forges — a également donné dans ce même numéro du 2 mars, une publicité complaisante à l'ensemble des déclarations du président des Trade-Unions anglaises.

Ce n'est pas trahir le sens général de ces déclarations de dire qu'elles résument avec exactitude la position fondamentale d'une large fraction de l'impérialisme anglais. Sir Citrine a dénoncé avec véhementement MÉPRISANTE du secrétaire confédéral, qui ne pouvait admettre qu'on parlât de principes et surtout qu'on rappelât ceux de la C. G. T. » (1).

On voit par là que dans les circonstances les plus tragiques, notre brillant « général » ne perd pas de sa bonne humeur et que son esprit caustique a facilement raison des principes... — L. A.

LA VOIX DE PROVINCE

AMIENS

CONFERENCE-CHANSON DE CHARLES D'AVRAY

Samedi 7 nous avons eu le plaisir d'écouter, devant deux bonnes heures nous lit apprécier par la chanson, son talent de propagandiste libertaire.

Nous avons à regretter l'absentéisme de beaucoup de jeunes, attrits sans doute dans des salles voisines par la boîte ou le bal.

D'Avray nous exprima sa joie de se trouver parmi nous et d'y rencontrer son camarade Bastien, auquel nous avions donné la présidence.

En résumé, bonne soirée de propagande et espérons que les cent cinquante auditeurs se tiendront à notre prochaine conférence.

A. Grévin.

Prochaine réunion du groupe mercredi 18, salle de l'Union, présence de tous, indispensable.

CHAMBERY

Notre camarade Frémont fit à Chambery sa dernière conférence « Le Front Populaire peut-il sauver ? »

Il examina la crise économique, ses causes, et les prétendus remèdes du F. P.

Il nous rappela la faillite du Cartel des Gauches en 1924, et nous fit remarquer sa similitude avec le F. P.

Pour défendre les libertés que nous tenons de 1789, les masses populaires ont déjà répondu le 12 février par la grève générale. Puis aboutira la troisième question, la plus brûlante, celle de la Paix, dénonçant le pacte franco-russe servant à encercler l'Allemagne et nous rappela la position des vrais pacifistes tous debout pour empêcher, saboter et boycotter toutes les guerres et cita Karl Liebknecht.

« L'ennemi est chez nous. »

Un radical socialiste vint contredire notre camarade Frémont dans un exposé confus ; il lui reprocha de combattre la mystique du Front Populaire, mais avoua l'incapacité du F. P. à appliquer son programme.

Frémont lui répondit qu'il fallait créer une mystique, mais révolutionnaires et qu'il ne fallait point attendre l'émancipation des travailleurs par un César, mais qu'elle ne serait l'œuvre que d'eux-mêmes.

Quant aux « prêtres de l'Eglise de Moscou » ils brillent par leur mutisme et tout comme le prêtre chrétien qui se « dégonfle » à venir à une conférence de Libres-penseurs prouver l'existence du Paradis et de Dieu. Ils préfèrent rester chez eux que venir prouver l'existence d'un Paradis sur 1/6 du globe, et les qualités de leur Dieu, Stalin.

GRENOBLE

Le camarade Frémont avant de terminer sa tournée de conférences, est venu parmi nous faire une causerie sur le Front Populaire, et ses promesses (Pain, Paix, Liberté), il nous démontre qu'il était utopique de croire qu'il suffisait d'une forte équipe du Front Populaire au Parlement pour résoudre la crise, sauvegarder la Paix, et les faibles libertés démocratiques que nous avons, et substituer au bulletin de vote du F. P. l'action des masses : la grève générale comme le 12 février 1934, le sabotage de toutes les guerres, avec ou contre Hitler.

Causerie utile, si nous savons nous servir des arguments pour faire comprendre aux camarades radicaux, socialistes, communistes, bientôt ils sont dupes.

LYON

APPEL AUX CAMARADES ET SYMPATHISANTS

Nous avons la satisfaction de constater que le mouvement libertaire est en progrès dans notre région. Notre pressse se vend plus facilement et notre dernier tract a été le favoriement par un très grand nombre de personnes. Cependant notre manque d'organisation rebute beaucoup de camarades qui sont attirés vers nous.

Dernièrement, un de mes amis inscrit au parti communiste a qui j'expliquai notre idéal me disait ceci : « Je reconnais que votre idéal est supérieur au nôtre et à celui de tous les partis autoritaires, mais il vous manque les moyens de les réaliser. Je n'adhérai au mouvement anarchiste que lorsqu'il sera constitué en une puissante organisation, qui groupera tous les militants libertaires ».

A mon avis, ce copain avait raison dans une ville comme Lyon, il faudrait créer un groupe dans chaque centre important de la banlieue, comme il en existe déjà à Villeurbanne et à Oullins. Une fédération lyonnaise fonctionnant sur le modèle de la fédération parisienne, referait entre eux ces groupes et adhérerait à l'Union anarchiste.

Ainsi nous ignorons plus les uns les autres, groupés sur le plan régional et sur le plan national, laissant de côté nos stériles querelles sur la question syndicale, nous pourrions faire du bon travail et amener à nous nombre de jeunes révolutionnaires, qui nous traiteront d'utopistes parce que préconisant de réorganiser la société sur le principe de libre entente nous sommes incapables de nous entendre entre nous.

Pour arriver à ce résultat, tous les sympathisants doivent assister à nos réunions les 1^e et 3 vendredis de chaque mois, salle de l'Université, 169, rue Boileau.

Lavoret.

LUNEL

Le front populaire peut-il nous sauver ? Tel était le sujet que le camarade Frémont est venu traiter devant un auditoire de 150 camarades environ.

Frémont, après l'avoir analysée, nous démontre aisément que la formule « le pain, la paix, la liberté » dont le front populaire se sert pour sa propagande, ne saurait être qu'une formule de politiciens et un programme inapplicable par eux. Gérant des intérêts capitalistes, leurs intérêts ne sont pas les nôtres et l'objectif en appelle à la lutte des classes, à l'organisation du prolétariat.

Un contre-candidat communiste qui conserve quelques illusions sur l'efficacité du suffrage est clairement refuté par notre ami qui laisse sur l'auditoire une très heureuse impression.



Les débats de Toulouse

Nous avons fait la constatation, la semaine dernière, que le débat sur le programme revendicatif de la C.G.T. avait marqué une certaine emprise de l'esprit politique sur le mouvement syndical. Si l'on pouvait en douter, les discours confédéraux qui ont été prononcés depuis le congrès en fourniraient clairement la preuve. Mais quel est le militant qui pourra nier une évidence par trop aveuglante.

Pourtant, l'âpre polémique sur l'indépendance syndicale à la veille du congrès et ensuite, le vote massif en sa faveur, avait témoigné de l'existence d'un état d'esprit précis, d'une volonté profonde chez les travailleurs. Comment, dès lors, s'expliquer le caractère et la conclusion du débat sur le programme revendicatif, donnés par des interventions de militants qualifiés, lourdes de réticences et parsemées de sous-entendus dangereux ?

Il n'est que trop vrai que nous nous trouvons là devant un résultat de la scission qui, libérant les tendances de la discipline commune, les soustrayant au contrôle mutuel qui les forçait à l'analyse critique constante de leurs thèses particulières et les entraînait ainsi au maintien d'un équilibre général qui donnait son caractère vital au mouvement ouvrier, a eu pour résultat de placer celles-ci à la remorque d'idéologies politiques.

Chaque tendance syndicale privée de point de repère, si l'on peut dire, livrée à une sorte d'exaspération doctrinale, s'est ainsi trouvée placée sous une dépendance extra-syndicale dont il serait vain d'espérer trop rapidement la disparition.

Le souci évident du Congrès de tenter une alliance avec les classes moyennes en est une probante illustration.

En effet, c'est là la tactique de toujours des partis politiques à la poursuite d'une clientèle électorale plus nombreuse. Mais si ceux-ci peuvent arriver à quelques résultats à force d'adaptations, de falsifications, de camouflages, de démagogie, en brandissant des panneaux électoraux dont ils sont dispensés de rechercher ou même d'envisager les possibilités de réalisations, Belin dixit : le syndicalisme ne peut suivre la même voie sans risquer de trahir sa mission.

Interprète des sentiments et des intérêts ouvriers, il ne peut en abandonner une parcelle sans se condamner sans appel, tant il est vrai qu'une seule appelle des concessions communes.

Une alliance avec les classes intermédiaires ne peut se réaliser qu'au détriment des travailleurs, comme l'histoire en a administré maintes fois la preuve éclatante. Et encore, une telle alliance se révèle-t-elle d'une valeur contestée.

table en regard de l'esprit versatile et de l'égoïsme de ces classes.

Passe encore pour une alliance sur le plan politique qui peut se traduire électoralement et n'engage finalement pas à grand-chose, mais sur le terrain économique tout rapprochement des intérêts est utopique.

On oublie trop dans les milieux syndicalistes que le grand rassemblement contre les 200 familles est efficacement compromis, entravé par toute une gamme de détenteurs de comptes en banque, dont une partie est plus que « conforme ».

On aura beau faire, on n'arrivera pas à cacher que les classes moyennes vivent aux dépens du prolétariat, pour elles aussi, producteurs de dividendes ou client à plumer.

Aussi, escamoter que ces couches sociales participent à une action tendant à un bouleversement économique, c'est tabler sur un vent.

Leur instinct profondément conservateur, leur état d'esprit conformiste s'opposent à tout rapprochement sincère, à toute communauté de vues réelle avec le prolétariat. Et ceux qui poursuivent un tel rêve en seront pour leur plaisir.

En acceptant de partager ces illusions funestes, les délégués ont montré que la phraséologie des partis politiques a mordu sur eux. Voilà le danger qu'il faut dénoncer et combattre.

Pour n'avoir pas su affirmer clairement son esprit de classe, sa confiance en la classe ouvrière, le Congrès a commis une grosse erreur, car il risque, au lendemain des élections, de partager le discrédit qui, immuablement, viendra frapper la future majorité du Front populaire.

La position de la C.G.T. sera aussi délicate, aussi confuse, que sa position actuelle sur la guerre rendue difficile par l'attitude du Congrès. C'est là un problème d'ordre général sur lequel on ne réfléchira jamais assez.

En vérité, il est temps pour le syndicalisme de s'affirmer clairement, nettement, en dehors de toute considération. Il est grand temps de renoncer à ces alliances débilitantes, à ces formules confuses créatrices d'équivoques qui sément l'hésitation et paralyssent tout élans ; cependant que les ennemis de la classe ouvrière en profitent pour lier les travailleurs à leur sort par le moyen de l'Union sacrée sur le plan extérieur, et la collaboration des classes dans le domaine intérieur.

Maintenant que les syndicalistes révolutionnaires ont sauvé le syndicalisme, il leur appartient de le rénover.

J. RIBEYRON.

Les syndicats devant la guerre

La motion contre la guerre que nous publions ci-dessous est soumise en ce moment à l'examen des syndicats de la région parisienne, après avoir été présentée, le 17 mars, au Comité général de l'Union des Syndicats de la Seine par les syndicats suivants : Instituteurs, Boulanger, Gaz de Banlieue, Agents des P.T.T., Chapeliers, Monnaies et Médailles, Mosaiques, Cuisiniers, Bijoutiers, Casquetteurs, Instruments de précision, Correcteurs.

Les auteurs de cette motion antiguerrière pensent que les syndiqués pacifistes de la région parisienne comprendront l'importance de la question et feront triompher la cause de la paix dans les assemblées de leurs organisations respectives en y faisant adopter cette résolution :

La motion contre la guerre que nous publions ci-dessous est soumise en ce moment à l'examen des syndicats de la région parisienne, après avoir été présentée, le 17 mars, au Comité général de l'Union des Syndicats de la Seine par les syndicats suivants : Instituteurs, Boulanger, Gaz de Banlieue, Agents des P.T.T., Chapeliers, Monnaies et Médailles, Mosaiques, Cuisiniers, Bijoutiers, Casquetteurs, Instruments de précision, Correcteurs.

Les auteurs de cette motion antiguerrière pensent que les syndiqués pacifistes de la région parisienne comprendront l'importance de la question et feront triompher la cause de la paix dans les assemblées de leurs organisations respectives en y faisant adopter cette résolution :

Le Comité général de l'Union des Syndicats de la Seine proclame l'irréductible opposition de la classe ouvrière française organisée à toute guerre.

Considérant que toute guerre est ayant une défaite du prolétariat puisque, en tout pays, il est appelé à en faire les frais et qu'en premier lieu elle postule l'union sacrée avec la classe bourgeoisie ;

Considérant également que, par les moyens de destruction mis en action, la guerre moderne ferait retomber l'univers civilisé dans une barbarie telle que pour plusieurs générations toute reconstruction vraiment humaine est impossible ; l'assemblée demande qu'à tous les combats hiérarchiques de notre Confédération Générale du Travail, on ne doive pas faire d'autre affirmation véritable et déclarer qu'en aucun cas, pour quelles pactes qu'ils soient, la classe ouvrière ne doit donner son adhésion ni matérielle ni morale à la guerre et qu'enfin elle doit lui opposer toute sa force par la grève générale.

« Tout, mais pas ça !

« Les ouvriers veulent la paix à tout prix ! Ils veulent la paix par n'importe quel moyen !

« Voilà leur mot d'ordre.

« Ils proclament donc qu'ils ne donneront aucune adhésion à la guerre, quel que soient les sophismes par lesquels — de part et d'autre — on s'efforce de justifier l'injustifiable crime en gestation. »

COMME EN 1914

Dimanche 22 mars : assemblée d'information des Conseils syndicaux de la région parisienne, concernant la réunion à Londres de la F.S.I., sur la situation internationale. Annonce pour 9 h. la réunion commence à 9 h. 45. Racamond préside, souriant.

Jouhaux à la parole. Pendant une longue heure le secrétaire de la C.G.T. passe en revue les différents problèmes examinés à Londres. Dans tout de suite, que le Jouhaux de 1936, ressemble comme un frère au Jouhaux d'aujourd'hui. Croyez-vous que Jouhaux se place face aux problèmes présents comme le représentant de la classe ouvrière. La violation du traité de Locarno par l'Allemagne fut la base de la conférence de Jouhaux, se placant au point de vue juridique il broda à volonté sur ce facile terrain. Quelques allusions bienveillantes sur l'U.R.S.S. lui attira les sympathies des mouscoups.

Lecoin demanda à dire quelques mots et plaça le problème de l'occupation de la Rhénanie sur le terrain ouvrier et international.

Pas un mot, dit-il, n'a été dit sur le discours de Sarrut, mais une charge à fond contre les discours de Hitler « balayons devant notre porte », disait Lénine, nous faisons notre cette déclaration. Que faites-vous, dit-il, de la ligne Maginot, est-ce la paix cela et adjure l'assassiné de ne pas suivre Jouhaux et la Commission administrative dans leur dangereuse position.

Charbit, Verdier, Nadat intervint à peu près dans le même sens, avec quelques nuances diverses, mais aboutissant au même point, c'est-à-dire, se dresser carrément contre la guerre, sans se laisser influencer par les arguments de son propre gouvernement.

Rien n'y fit. Jouhaux répliqua et sur l'allusion de Lecoin concernant la construction de la fameuse ligne de ciment armé, déclara : « Je suis bien alors dit-il, comment prétendre que ces constructions sont une menace contre l'Allemagne, ligne défensive, rien de plus, car

(Réflexions sur la violence, pages 167 à 169. Ed. Rivière 1930).

on ne se terre pas pour attaquer... ». Cela illustre bien l'opinion de notre secrétaire confédéral. Dans ces casernes souterraines sont concentrés hommes et matériel qui serviront, qu'en le veuille ou non, pour l'attaque ; oui, Jouhaux, pour attaquer, les troupes se tiennent dans les tranchées. Et pour enlever la salve, Jouhaux nous signale la construction de voies ferrées stratégiques allemandes vers la Hollande et la Suisse.

Jouhaux fera un excellent ministre des Affaires étrangères avec le Front populaire.

Et voilà, où nous en sommes 18 ans après la der des der. Les syndicalistes, les révolutionnaires ont un monde à remettre dans la C.G.T., Jouhautes et moseutaires ne faisant plus qu'un. C'est triste. ALAIN.

DANS LA FRACTION

UNE BELLE COMÉDIE

On se rappelle que par suite du vote de l'interdiction du cumul et l'incompatibilité de l'exercice d'une fonction de direction politique avec la qualité de secrétaire confédéral, par le congrès de Toulouse, Frachon avait théâtralement annoncé que lui et Racamond s'inscriraient, ne croient pas, avai-til ajouté, devoir refuser l'honneur d'être placé à la tête du mouvement syndical !

Tout le monde avait compris.

Les communistes ne voulaient pas se voir éliminer du Bureau confédéral où ils comprenaient pouvoir agir au mieux des intérêts de la conférence bolchevique. D'où « démission » des deux leaders communistes du Bureau politique de leur parti, ce qui ne les empêchera pas de siéger en douce.

Les communistes auraient dû s'en tenir là. Mais non ! ne viennent-ils pas de se livrer, avec leur effronterie habituelle, à une belle comédie dans les colonnes de l'*Humanité* qui dénote chez eux, un mépris outré de l'intelligence de leurs voisins de tendance.

En fait, que peuvent bien signifier la publication de la lettre de démission de Frachon et Racamond et l'accusé d'avoir reçu du Front populaire ? Sinon, que les communistes démontrent leur acceptation brillante de l'ordre de Toulouse, se sentent soudainement dépossédés à ce titre, de n'avoir rien changé dans leurs intentions de subordination des syndicats et dans le dessin d'atténuer les inégalités persistantes, ils ont cru habile de se livrer à une comédie qui, naturellement, ne saurait tromper personne. Bien au contraire, le soin qu'ils mettent à camoufler sous une avalanche de déclarations leurs sentiments, ne peut que faire redoubler de vigilance les militants syndicalistes.

En effet, qui donc pourrait prendre au sérieux la phrase suivante de Frachon et Racamond : « Nous avons, de notre propre initiative, cru devoir rester à notre poste de combat dans les syndicats. » Et celle-ci du Bureau politique qui ne manque pas débrouiller : « Cependant, le Bureau politique comprend et approuve les nobles sentiments qui vous ont conduits à remettre votre démission de membre du Comité central du Parti, afin de rester à vos postes de dirigeants de la C.G.T. »

En vérité, il semble bien que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières. A bon entendeur salut.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus grossières.

En vérité, il semblerait que ces deux lettres aient été rédigées au cours de la même réunion du Bureau politique. On ne saurait en douter un seul instant. Si les bolchevistes croient ainsi pouvoir illusionner les militants syndicalistes qu'ils ne tarderont pas à s'apercevoir que ceux-ci n'ont rien de commun avec le Beni Oui-Oui de la C.G.T.U., avec qui on pouvait se permettre les manœuvres les plus gross